NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 Nº 9 1950

Après la tragédie du judaïsme européen

Paul DEMANN

p. 989 - 1008

https://www.nrt.be/fr/articles/apres-la-tragedie-du-judaisme-europeen-2713

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

APRÈS LA TRAGÉDIE DU JUDAÏSME EUROPÉEN

I. *Actualité et signification de la question.*

Nous ne nous arrêterons ici qu'à un seul chapitre des bouleversements qu'ont connus les populations du Continent entre 1938 et 1950, celui qui relate les péripéties du Judaïsme européen.

Chapitre unique par l'étendue du désastre. Un seul chiffre suffit pour s'en rendre compte : près de 70 % des Juifs d'Europe ont été exterminés, presque 6 millions sur 9 (1). Cette seule donnée fait entrevoir des changements de structure considérables (1bis). D'autant plus que la persécution ne s'est pas limitée à certains pays ni à certaines catégories, mais, du fait de la dispersion des Juifs, s'est étendue aussi loin que la domination hitlérienne elle-même. Cela tient à la nature même du Judaïsme, unité ethnique et unité religieuse à la fois, basée sur une destinée historique commune et sur une situation temporelle commune résultant de cette destinée. La persécution qu'a subie Israël avait, plus que jamais, à la fois les caractères d'une persécution religieuse et ceux d'une persécution ethnique ou raciale.

Phénomène unique encore que cette persécution par l'importance que le régime hitlérien semblait y attacher. Mais il n'entre pas dans notre sujet de rechercher les motifs, mystiques ou politiques, de cette rage exterminatrice.

Cas unique enfin, et surtout, par l'immuable signification spirituelle du *peuple* (2) qui en fut victime, ce peuple à tout jamais installé, à travers toutes les étapes de son histoire paradoxale, au cœur du mystère de notre salut, plus encore qu'au cœur des peuples chré-

---

(1) Il est extrêmement difficile d'établir des statistiques précises dans ce domaine. Les raisons de cette difficulté sont multiples. Il n'y a pas de critère uniforme pour déterminer qui est « juif ». Dans beaucoup de pays, le seul critère saisissable, le critère religieux, n'entre pas dans les recensements officiels. Pour ce qui concerne, en particulier, les événements des dernières années, les changements de frontière et les déplacements multiples rendent la tâche des statisticiens encore plus malaisée. On relève des divergences considérables entre les chiffres venant des sources les plus sérieuses. Cfr Arieh Tartakower, *The Problem of European Jewry (1939-1945)*; Uriah Zevi Engelman, *Sources of Jewish Statistics*; Jacob Lestchinsky, *Jewish Migrations, 1840-1946*; dans *The Jews, their History, Culture and Religion*, ed. by Louis Finkelstein, New-York, 1949. Cfr aussi toute la série des éditions du *Centre de Documentation Juive Contemporaine*, à Paris, consacrées spécialement à l'histoire de la persécution hitlérienne.

(1bis) Cfr notre étude : *Bilan sans chiffres*, dans *Cahiers Sioniens*, octobre 1947.

(2) Nous employons ici le terme « peuple » pour désigner l'ensemble des Juifs, sans engager par là une conception définie de la nature de l'unité qu'ils constituent.

tiens. De là découle la signification toute particulière des monstrueux événements eux-mêmes dont nous recherchons les conséquences.

Les persécutions, les massacres, les exils, les *déplacements* de population, — catastrophes exceptionnelles dans la vie d'autres communautés, — sont familiers à ce peuple unique (3). La tempête qui vient de s'abattre sur le Judaïsme européen à un moment où, après l'émancipation civique des Juifs, on aurait pu croire l'ère des grandes persécutions passée, n'en reste pas moins, par son ampleur et par sa violence implacable, unique dans l'histoire. Aussi est-il encore impossible d'en mesurer *toutes* les conséquences dans l'évolution du peuple juif. Ce qui est certain, c'est que cette catastrophe aura redonné au Judaïsme et à ce qu'on est convenu d'appeler « le problème juif » un regain d'actualité qui s'impose à tout homme qui pense et très particulièrement au chrétien.

II. *Situation du Judaïsme européen avant la guerre.*

Pour nous rendre compte des changements intervenus ces quinze dernières années dans la structure et dans la vie du Judaïsme européen, un coup d'œil sur sa situation d'avant-guerre sera indispensable.

En 1938, — année marquée par l'aggravation subite de la persécution antijuive en Allemagne et par l'*Anschluss* de l'Autriche, — il y avait plus de 9 millions de Juifs en Europe (3bis), dont quelque 8 millions et demi dans les pays qui allaient tomber sous la domination nationale-socialiste. Ces 9 millions se trouvaient répartis à travers les pays européens d'une manière fort inégale : en comptant par millions, — chiffres très arrondis, — nous pouvons dire que l'Europe orientale (Russie, Pologne, pays baltes, Roumanie, Bulgarie, Grèce) en hébergeait quelque 7 millions, l'Europe centrale (Allemagne, Autriche, Suisse, Tchécoslovaquie, Hongrie, Yougoslavie) un million et demi, l'Europe occidentale (Grande-Bretagne, France, Belgique, Hollande, pays scandinaves, Italie, Espagne, Portugal) moins d'un million.

Ces populations présentaient une extrême *diversité*. Diversité de passé historique, de situation politique, sociale et économique, de mentalité, de langue, de culture, d'intensité et de forme de la vie religieuse. Cette diversité était le résultat inévitable d'une *adaptation* continuelle au milieu ambiant, lui-même extrêmement divers; adaptation allant jusqu'à l'*assimilation* proprement dite, voire, là où le milieu social se montrait accueillant, vers une lente absorption; adaptation revêtant, là où l'ambiance était plutôt hostile ou au moins fermée, l'aspect d'un état d'*auto-défense*, plus instinctive que réfléchie.

(3) On se rappellera les pages classiques de Péguy, dans *Notre jeunesse*, sur cette « familiarité » des Juifs avec la souffrance, avec la persécution.

(3bis) Cfr note 1.

Entre les différents *types* de vie juive qui se sont ainsi développés en Europe, nous choisirons, comme les plus caractéristiques, les deux qui se situent aux deux extrémités de la gamme du Judaïsme européen.

L'un d'eux est celui de la vie juive qui s'est formée, surtout depuis le XVI[e] siècle, en *Europe orientale*, et notamment en Pologne. C'est là, avec l'Ukraine, la Russie Blanche et la Lithuanie, que s'est constitué le centre du Judaïsme *aschkenasi* (4), le centre numériquement le plus important du Judaïsme moderne. Après un grand essor initial, ces communautés, fortement organisées, ont été rapidement amenées par une opposition nationale et sociale grandissante à se refermer de plus en plus sur elles-mêmes, sans s'arrêter pour autant dans leur développement. A part certains milieux citadins, où l'assimilation faisait davantage sentir ses effets, ces communautés avaient leurs *ghettos* bien délimités, leur langue propre, le *yiddisch*, jargon judéo-allemand qui a fini par prendre l'allure d'une langue littéraire (l'hébreu ayant été réservé à l'étude et à la prière), leur organisation sociale et leurs institutions scolaires fort développées, mais limitées à l'étude de la Thora et du Talmud. Tout ce patrimoine était jalousement gardé dans un isolement volontaire qu'inspirait aussi bien la crainte d'une ambiance souvent hostile que celle de toute contamination étrangère de leurs traditions. Toute la vie de ces ghettos était pétrie de religion, sanctifiée par des prières, des bénédictions, des ablutions, par les observances de la Loi, — « le joug du Royaume », — et par l'étude de la Loi. Exposée, sans doute, à tous les travers et à toutes les faiblesses d'une vie religieuse fermée et devenue tradition sociale, mais traversée aussi d'authentiques courants mystiques, surtout celui du *hassidisme* (4bis), la vie religieuse des ghettos de l'Est devint, au milieu de conditions humainement peu favorables, la source d'une extraordinaire vitalité. Cette vitalité « débordait » littéralement ses cadres, pour en fuir les conditions précaires, assez misérables matériellement et spirituellement parfois étouffantes. Le Judaïsme d'Europe orientale devint ainsi le *réservoir* inépuisable où s'alimentaient depuis un siècle et demi les flots continus d'une vaste émigration vers l'Ouest, vers l'Europe centrale, l'Europe occidentale et l'Amérique, surtout l'Amérique du Nord.

Les causes de cette poussée irrésistible sont faciles à deviner. Ce

(4) On distingue Judaïsme *aschkenasi*, formé pendant le moyen âge en Allemagne et répandu ensuite de là vers l'Est, et Judaïsme *séphardite*, formé à la même époque en Espagne et répandu ensuite de là surtout dans les pays méditerranéens. La distinction, plus récente, entre rite aschkenasi et rite séphardite dérive de cette différence d'origine et de tradition.

(4bis) Mouvement religieux populaire créé par *Baal-Shem-Tob* en Pologne au XVIII[e] siècle et orienté vers une piété plus intérieure, cherchant à servir Dieu par amour et dans la joie. Son nom vient de son idéal, le *hassid* (le pieux, le saint).

fut, d'une part, l'*émancipation* civique des Juifs, inaugurée en Occident et s'étendant progressivement vers l'Est. La fin de leur condition humiliée et contrariée par mille restrictions leur ouvrait des perspectives inespérées. A cette cause première, il convient de joindre une seconde : leur développement a fait des pays occidentaux une sorte de Terre promise pour les masses plus déshéritées, même non-juives, des pays d'Europe orientale. Le Judaïsme d'Europe orientale se trouve donc, par un mouvement de déplacement lent mais très considérable, être à l'origine de la plus grande partie des populations juives d'Europe centrale et occidentale et des Amériques.

Qu'est-ce que nous trouvons à l'autre extrémité de la gamme ?

D'abord quelques branches de la vieille souche du Judaïsme *séphardite* (5), de provenance méditerranéenne, qui reste très vivant et dominant en Afrique du Nord et dans le Levant. Ces groupes subsistant en Europe occidentale (France, Espagne, Italie, Hollande) ont gardé, à travers les péripéties d'un passé mouvementé, avec l'héritage lointain de la brillante culture juive ou judéo-arabe de l'Espagne médiévale, une tradition plus humaniste et une structure sociale plus ouverte. Celles-ci leur permettaient d'entrer de plain-pied dans la société moderne et de s'assimiler sans rupture violente avec les traditions ancestrales.

Pendant que certains groupes d'immigrés de l'Est tendaient à reconstituer, dans la mesure du possible, les communautés conservatrices dont ils étaient sortis (en Belgique on a connu un exemple assez caractéristique de ces *ghettos* volontairement reconstitués, celui d'Anvers), une partie notable des immigrés s'assimilait rapidement au monde ambiant en Europe centrale et occidentale.

L'extrémité de notre *gamme* est constituée par ceux chez qui le processus de l'assimilation était le plus avancé ou, pratiquement, achevé. Ceux-ci ont progressivement adopté les mœurs et la culture de leurs pays respectifs, pour ne garder, en bien des cas, au moins consciemment, qu'un lien purement religieux, « confessionnel », avec le Judaïsme. Et il n'est pas étonnant que ce dernier lien aussi tendît à céder chez beaucoup, l'assimilation sociale et intellectuelle entraînant une sorte d'assimilation spirituelle, religieuse, et ouvrant le chemin pour des milliers de Juifs, déjà détachés de leurs traditions religieuses, à l'adhésion au christianisme. Bien entendu, ceci n'est que l'aspect extérieur, sociologique, et surtout négatif, de ces conversions. Les plus authentiques parmi celles-ci manifestent, au contraire, presque toujours, positivement la continuité entre judaïsme et christianisme.

En tout cas, au point de vue sociologique, l'assimilation entraînait

(5) Cfr note 4.

souvent une certaine *déjudaïsation* progressive, une désagrégation au moins apparente. Ce processus fut cependant contrecarré par plusieurs facteurs opposés. Il y eut d'abord l'influence des nouvelles vagues d'immigrants encore non assimilés. L'antisémitisme ambiant, tantôt latent, tantôt plus ouvert, qui ne faisait que s'aviver par l'arrivée de nouveaux immigrants, a eu, lui aussi, pour effet d'entretenir chez les Juifs, même chez les assimilés, la conscience de leur judaïsme et leur instinct de conservation collectif. Cette conscience et cet instinct ne pouvaient pas manquer de se traduire par des efforts, soit spirituels, soit temporels, tendant à résister à l'absorption par l'entourage non juif.

Cette dernière remarque nous rappellera opportunément, à côté de sa diversité, l'unité profonde du Judaïsme. Cette diversité n'est en effet, comme la structure sociale du Judaïsme moderne, que le résultat d'une adaptation inévitable à des situations historiques complexes et diverses. Il faut ne perdre de vue ni l'unité ni la diversité, si l'on veut comprendre les changements de structure qui ont résulté de la tragédie du Judaïsme européen.

III. *Situation démographique du Judaïsme survivant en Europe.*

D'abord quelques chiffres.

Entre 1938 et 1945, près de 6 millions de Juifs européens ont été exterminés. Voici comment se répartissent les quelque trois millions de survivants du Judaïsme européen : moins d'un demi-million dans les pays qui ont échappé à la domination hitlérienne, dont la plus grande partie en Angleterre; un million dans le reste de l'Europe à part la Russie soviétique; enfin au moins un million et demi en Russie soviétique, groupe composé surtout de ceux qui habitaient les régions non atteintes par les armées allemandes ou qui ont pu gagner ces régions en fuyant l'envahisseur.

Remarquons tout de suite que ce dernier groupe ne peut guère entrer dans notre enquête. Le Judaïsme russe, atteignant, avec celui de la Russie asiatique, environ deux millions de personnes, constitue un chapitre à part. Ses relations avec les Juifs du reste du monde sont devenues à peu près inexistantes. Le temps de la guerre excepté, aucun mouvement de population juif n'a franchi les frontières de l'U.R.S.S. La situation des Juifs en Russie évolue suivant des courbes et sous l'influence de facteurs totalement différents de ceux qui ont trait au Judaïsme en dehors de la Russie des Soviets.

Nous en avons un exemple dans l'évolution récente de l'attitude du régime soviétique à l'égard des Juifs. Cette attitude semble redevenir de plus en plus celle d'une hostilité non dissimulée envers le sionisme et, parallèlement, celle d'une suspicion croissante envers les Juifs, cet élément naturel de « cosmopolitisme ». Une telle évolution ne pourra

que renforcer l'isolement du Judaïsme russe et affaiblir, par le fait même, sa résistance à l'immense brassage et au nivellement consécutif qui le menacent d'une lente mais inexorable absorption.

Revenons donc au Judaïsme européen en dehors de la Russie. Le changement le plus considérable qu'on peut enregistrer dans son état depuis la fin de la guerre, c'est qu'aujourd'hui il ne reste presque plus de « personnes déplacées » juives. Le reproche muet de ces centaines de milliers de rescapés, — qui ont dû continuer pendant des années une vie de réfugiés, parqués dans des camps, à certains égards trop semblables aux camps de concentration, — a enfin cessé. Les quelques milliers de Juifs *déplacés* qui restent encore à caser le seront dans un avenir très proche. On sait qu'il n'en est pas encore de même de nombreuses autres *personnes déplacées,* victimes, d'une autre manière, soit de la politique nazie, soit des régimes communistes. Du reste, tous les *D.P.* juifs n'étaient pas non plus des rescapés de la persécution hitlérienne. Au fur et à mesure que ceux-ci ont pu partir vers des patries nouvelles, d'autres, en nombre sans doute beaucoup moindre, arrivaient de l'Est pour prendre leur place, fuyant à la fois le régime actuel des pays situés au delà du « rideau de fer » et la menace non dissimulée de futures violences antisémitiques qui y pesaient sur eux.

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur les opérations qui ont abouti, tant bien que mal, à la « liquidation » des *D.P.* juifs. Celle-ci n'a été possible que grâce à la création de l'Etat d'Israël, qui en a accueilli la partie de loin la plus grande, grâce aussi à la puissante organisation des grandes œuvres juives et au concours financier très considérable du Judaïsme américain. On simplifierait cependant trop en supposant que tous les Juifs *déplacés* ont trouvé refuge en Israël ou dans les pays d'outre-mer, notamment aux Etats-Unis. Si le nombre des Juifs en Europe occidentale est resté sensiblement le même entre 1945 (après le retour des rescapés originaires des pays d'Europe occidentale) et 1950, c'est que l'immigration venant de l'Est (personnes déplacées d'avant ou d'après 1945) et l'émigration partant d'Europe occidentale vers Israël et les autres pays d'outre-mer se contrebalançaient à peu près.

Il reste actuellement en Europe, Russie à part, en chiffre rond, un million et quart de Juifs, dont plus de la moitié en Europe occidentale, avec deux groupes importants, en Angleterre et en France, et moins de la moitié en Europe centrale et orientale.

Ces chiffres approximatifs suffisent pour faire saisir l'aspect qualitatif le plus évident de la brusque mutation que vient de subir le Judaïsme européen. La grande victime de la persécution, ce fut le Judaïsme d'Europe orientale, celui de Pologne et des régions limitrophes de la Russie, de la Roumanie, de la Tchécoslovaquie et des pays baltes : tout ce Judaïsme aux traditions tenaces et à la vitalité

exceptionnelle, dont nous avons rappelé plus haut les traits les plus caractéristiques. Cet immense réservoir de vie et d'expansion juives est anéanti. Sur les près de 6 millions de victimes, 5 millions appartenaient à ce type de vie juive. En Pologne, qui en était le centre par excellence, sur 3.300.000 Juifs, un demi-million à peine ont survécu, dont seulement une centaine de mille dans le pays même. Il suffit de se rappeler le rôle qu'a joué ce *réservoir* depuis deux siècles dans l'évolution du Judaïsme en Europe et en Amérique, pour mesurer les conséquences de sa disparition. Avec les dernières vagues, qui sont encore en mouvement, s'arrête l'immense *rush* d'Est en Ouest qui a contribué le plus à la constitution du Judaïsme occidental, et cesse l'apport continuel d'éléments traditionnels qui contrecarrait jusqu'à un certain point, en Occident, l'action des forces assimilatrices. Même si d'autres forces viennent éventuellement les relayer dans ce rôle, la physionomie du Judaïsme européen et américain s'en trouvera sans doute considérablement modifiée d'ici quelques dizaines d'années.

Ce développement semble même devoir se précipiter, au moins pour le moment, du fait de la rupture qui s'accuse de jour en jour davantage entre les deux Europes, situées des deux côtés du « rideau de fer ». Avec l'Europe, le Judaïsme européen aussi se trouve coupé en deux. Ce qui demeure encore du Judaïsme aschkenasi traditionnel en Europe orientale, surtout en Roumanie et en Pologne, est ainsi isolé de l'Occident.

IV. *Réactions devant la catastrophe et tendances actuelles.*

A la division politique artificielle du « rideau de fer » répond, sans doute, à l'intérieur du Judaïsme actuel, une différence assez nette des réactions, des aspirations, de l'état d'esprit. Les traits communs restent cependant fondamentaux ; ce n'est qu'en les relevant d'abord que nous pourrons dégager ensuite les tendances opposées qui caractérisent les deux grands groupes du Judaïsme européen.

Commune fut, dans son fond, en dépit de la multiplicité de ses modalités, la première réaction de la grande majorité de Juifs devant la catastrophe elle-même et devant l'attitude des populations environnantes. Cette attitude, on le sait, était faite d'un nombre limité de gestes de solidarité magnifiques, d'une émotion plus étendue mais aussi plus superficielle et plus passagère, enfin, auprès de larges couches de population, d'une grande indifférence, sinon plus... Si à cela on ajoute encore les déceptions de la libération tant attendue : le peu d'empressement qu'ont rencontré tant de Juifs aussi bien chez leurs voisins non-Juifs qu'auprès des autorités de leurs pays quand il s'agissait de réintégration ou de réparation, enfin les persistances par endroit bien vivaces de l'antisémitisme, on devinera les sentiments de détresse, d'abandon et d'insécurité que ces expériences ont dû laisser au fond de l'âme juive.

A côté de ce sentiment, de cette impression passivement subie, la première et la plus générale des *réactions* proprement dites fut un puissant *réveil* de *conscience juive*. Une prise ou une reprise de conscience de l'unité et de la solidarité juives, des valeurs propres du Judaïsme et de la grandeur de sa condition périlleuse. Un réveil de fierté juive. La forme la plus caractérisée de ce réveil était nettement *nationale*. Pour tous ceux qui ont, soit physiquement, soit moralement, perdu leur patrie d'adoption, pour tous ceux aux yeux de qui l'assimilation a pris soudain les traits d'un vaste échec, pour tous ceux qui se sont sentis envahis par l'immense désir d'un « chez soi », d'un refuge sûr et libre, à l'abri de la persécution toujours renaissante, pour tous ceux qui ont cru découvrir les causes du désastre dans la situation anormale, dans « l'apatridie », dans la « désincarnation », dans la condition errante du peuple juif, — le *sionisme*, la création d'un Etat juif indépendant apparut comme la seule solution, la seule issue à une situation désespérée, le seul moyen de retrouver une dignité, une sécurité, une raison de vivre depuis si longtemps convoitées.

Avant la guerre, le sionisme était un mouvement, sans doute, important par ses effectifs et par sa signification, mais limité. Il était volontairement ignoré ou même combattu par des fractions considérables du Judaïsme, notamment par les partisans d'une assimilation intégrale et par l'orthodoxie méfiante à l'égard de ce mouvement politique foncièrement laïque et apparemment si éloigné de l'attente traditionnelle d'un retour messianique. La réalisation complète de l'idéal sioniste semblait, même aux yeux de la plupart des chefs sionistes, assez éloignée. La persécution hitlérienne a complètement renversé cet état de choses. L'immense sursaut de vitalité et d'instinct de conservation qu'elle a provoqué dans le peuple juif s'est tout naturellement jeté, avec tout son dynamisme, — confinant, surtout chez les rescapés, à celui du désespoir, — dans le mouvement sioniste. Il a désarmé, d'une manière presque générale, les préventions de l'orthodoxie et a rallié autour de l'idéal sioniste, au moins par un élan de solidarité, affective et effective, la plus grande partie des assimilés et des partisans de l'assimilation eux-mêmes.

Tout en décrivant les grandes réactions communes, nous touchons là une première différence, sinon une première opposition, dans la manière dont différentes fractions du Judaïsme européen ont réagi au désastre. Ces différences se retrouvent, certes, aussi dans les mêmes pays et les mêmes milieux. Elles sont cependant particulièrement caractéristiques des deux fractions que nous avons distinguées dans le Judaïsme européen actuel. La différence entre celles-ci apparaît le plus clairement sous l'angle de l'assimilation et elle est due au comportement, dans l'ensemble assez différent, des populations respectives de ces deux régions à l'égard des Juifs persécutés. Dans les pays

d'Europe centrale et orientale, où l'antisémitisme avait poussé des racines plus profondes, la propagande antijuive du national-socialisme a trouvé naturellement plus d'écho qu'en Europe occidentale. La différence de la conjoncture politique de ces deux contrées ne pouvait que favoriser cette différenciation. Aussi bien, si les pays devenus actuellement « satellites » de l'U.R.S.S. ont connu, eux aussi, pendant la domination nazie, de magnifiques exemples de résistance à la persécution raciale, la majorité de la population de plusieurs de ces pays a eu une attitude tout autre, allant parfois loin, au contraire, dans la connivence avec le persécuteur. On sait combien différente fut la réaction de la plus grande partie de la population belge, hollandaise, française, italienne, etc. Il n'est pas étonnant que, dans les premiers des pays mentionnés, la tendance des Juifs à l'assimilation, leur sentiment de solidarité avec leur pays d'adoption, leur volonté d'en partager la vie, aient subi les conséquences du refus brutal qui se trouvait signifié dans l'hostilité d'une grande partie des peuples au milieu desquels ils avaient vécu, souvent depuis de longs siècles. Par conséquent, dans ces pays, la tendance à l'émigration, soit vers Israël, par idéal sioniste, soit n'importe où pour échapper à la menace d'un antisémitisme latent mais redoutable, est devenue presque générale. Désir qui reste généralement insatisfait, car l'émigration vers Israël n'est autorisée, dans la plupart des pays en question, qu'au compte-gouttes, et l'émigration vers l'Occident ne peut plus se faire sinon illégalement, au prix de risques considérables, et devient même pratiquement impossible.

Il n'en est pas du tout de même des pays dans lesquels, comme nous l'avons noté, les réactions du monde ambiant ont plutôt renforcé ou au moins laissé à peu près intacts les liens de solidarité sociale et nationale entre Juifs et non-Juifs. La tendance à l'assimilation n'a donc subi en Europe occidentale qu'une légère éclipse, due à un éveil brusque et compensateur de la conscience juive. Depuis la naissance de l'État juif en Palestine, cette tendance assimilatrice connaît, sans doute, une nouvelle crise, mais il est très possible qu'elle en sorte encore renforcée.

La naissance de l'État d'Israël ne peut pas manquer, en effet, de poser une sorte de cas de conscience à tous les Juifs. Cela tient à la complexité même du fait juif, du lien entre les Juifs. Ce lien a un aspect religieux, et un aspect qu'on a pu considérer comme quasi-national. Du moment qu'une nation juive renaît en Palestine, chaque Juif est en quelque sorte mis en demeure de définir cet élément quasi national en lui, de définir sa position envers l'État d'Israël, de s'expliquer sur la nature de l'incontestable solidarité qu'il éprouve, dans la grande majorité des cas, envers cet État, d'écarter enfin tout soupçon de double allégeance. La question a été surtout agitée, ces derniers temps, au sein du Judaïsme américain. Elle y a fait l'objet d'en-

quêtes, de discussions (6) et même d'un petit conflit entre l'American Jewish Committee et l'Agence Juive (7), le premier ayant pris ombrage de certains thèmes employés par la propagande sioniste à l'égard de la jeunesse juive américaine. Les Juifs des Etats-Unis ont conscience d'être des citoyens américains comme les autres et n'entendent pas être considérés par leurs frères de Palestine comme vivant « en exil »... En Grande-Bretagne le cas de conscience s'est posé plus vite encore et avec plus d'acuité, du fait du conflit politique palestinien. Ce conflit, qui aurait pu mettre les Juifs anglais dans une situation assez malaisée, a donné lieu à des protestations unanimes de loyauté nationale, signifiant sans équivoque, — sur un ton resté très digne au point de vue juif aussi, — l'option du Judaïsme anglais dans le sens de l'assimilation. Ce qui ne veut pas dire qu'on se fasse illusion sur la nature complexe du lien *sui generis*, non purement *confessionnel*, qui subsiste entre les Juifs anglais et la nation israélienne.

Dans les pays continentaux, par exemple en France, le *cas de conscience* n'a pas été posé aussi explicitement et aussi publiquement, mais il est comme sous-entendu dans les paroles et les écrits de ceux qui réfléchissent sur la condition du Judaïsme français ou, en général, européen. Il serait, certes, trop simple de réduire ce problème à un dilemme : partir pour Israël ou renoncer à toute spécificité juive autre que religieuse. Il semble bien pourtant que la solution pratique du problème sera le fruit d'un ensemble de choix de ce genre. Les uns optent pour un Judaïsme national et émigrent peu à peu vers Israël ou au moins s'y préparent. Ces sionistes convaincus et conséquents ne sont qu'une faible minorité entre les Juifs enracinés et assimilés des pays d'Europe occidentale. Ils sont, ou plutôt ils étaient, en revanche, nombreux parmi les Juifs assez récemment immigrés dans ces pays, et à plus forte raison parmi les réfugiés et *personnes déplacées* qui ne voyaient guère dans les pays occidentaux que des pays de transit. Les dizaines de milliers de personnes qui sont parties de Belgique ou de France vers Israël s'étaient recrutées, dans leur grande majorité, dans cette catégorie (8).

Les autres, ceux qui restent, tout comme les Juifs anglais dont il a été question plus haut, gardent, non certes une double allégeance, mais une position qui est peut-être difficile à définir d'une manière abstraite, qui est pourtant concrètement réalisable, unissant leur lien spirituel et affectif avec leurs frères en Israël à un attachement loyal envers leur pays, attachement d'autant plus loyal qu'il a fait l'objet

(6) Notamment dans *Jewish Frontier*, 1949 et 1950.

(7) Cfr les Bulletins de l'Agence Télégraphique Juive et la presse israélienne en août 1950.

(8) Il n'est pas possible de donner des chiffres exacts concernant le volume de cette émigration, car on ne possède aucun critère permettant de distinguer entre ceux qui arrivent en Israël, par exemple de Belgique, après avoir habité ce pays d'une manière stable et ceux qui n'y ont séjourné qu'en transitaires.

d'une option nouvelle et consciente (9). La situation se stabilisant, les solutions intermédiaires tendront probablement à disparaître et ainsi, au moins dans les pays en question et dans un proche avenir, la persécution nazie et la création subséquente de l'Etat d'Israël auront paradoxalement contribué, avec d'autres facteurs, à accélérer le processus de l'assimilation.

V. *La position du Judaïsme européen dans le monde.*

Une des conséquences les plus évidentes de la catastrophe du Judaïsme européen concerne la position de celui-ci au sein du Judaïsme mondial.

Il y a dix ans, le centre du Judaïsme se trouvait incontestablement en Europe, non seulement au point de vue numérique, — plus de la moitié des Juifs du monde s'y trouvaient, — mais aussi au point de vue de l'influence. Quels que fussent déjà à cette époque le développement numérique et surtout la puissance économique du Judaïsme américain, au point de vue spirituel et intellectuel il continuait à dépendre de celui d'Europe, dont il était issu. Il n'avait ni la cohésion de celui-ci, ni ses richesses de tradition, ni ses élites formées. Malgré les progrès déjà accomplis à cette époque, le « foyer juif » de Palestine ne pouvait pas encore rivaliser avec l'autorité du Judaïsme du vieux monde. Encore moins les autres groupes juifs, méditerranéens ou orientaux.

A présent, cette situation se trouve renversée. Le Judaïsme européen a perdu deux tiers de ses effectifs, y compris l'immense « réserve » traditionnelle de l'Est. Ce qui en subsiste en Europe centrale et orientale, est de plus en plus isolé des courants de vie du Judaïsme et sans influence sur eux. Reste le Judaïsme occidental, qui garde une élite remarquable et un patrimoine prestigieux, mais qui est, en grande partie, matériellement ruiné et absorbé par le souci de la vie quotidienne, trop hétérogène aussi en raison même de son assimilation avancée, trop pauvre enfin en traditions spécifiquement juives pour pouvoir prétendre à un rôle dirigeant dans l'évolution du Judaïsme.

A côté de lui, le Judaïsme américain a pris conscience de sa force et de l'autonomie, de l'autarcie spirituelle qui lui revient, bon gré mal gré, par la cessation de l'apport régulier venant de l'Est. Les secours matériels très généreux qu'il a su apporter à ses frères ruinés d'Europe — de même qu'à la construction de l'Etat juif en Palestine — lui ont donné, comme d'autres faits au peuple américain lui-même, un certain sentiment de supériorité, quelque peu paternaliste, qui fait

(9) On trouvera un exemple caractéristique de cette position dans les articles et livres récents d'Edmond Fleg, — par exemple, *Nous de l'espérance*, Paris, 1949, — dont on connaît l'influence dans le monde juif d'expression française.

qu'il n'entend certainement plus accepter des directives de son aîné appauvri.

Le Judaïsme du nouveau monde n'est cependant pas le seul candidat à la succession. Le Judaïsme israélien tend à se poser, lui aussi, et peut-être avec de meilleurs titres, en centre directeur, spirituel et intellectuel, du Judaïsme tout entier. Il semble être, effectivement, dans de meilleures conditions au point de vue de l'épanouissement des valeurs spécifiquement juives, et il bénéficie d'un apport plus riche, affluant de tous les secteurs du Judaïsme, en représentant tout le patrimoine. Mais la direction que prendra le développement du Judaïsme en Israël est encore trop incertaine, de même que l'évolution de ses relations avec la Diaspora, pour qu'on puisse prévoir quelle forme revêtira son influence. Il faudrait, du reste, en dire autant du Judaïsme américain. Ce qui semble certain, c'est que le Judaïsme européen devra se contenter désormais d'un rôle assez effacé dans les destinées du Judaïsme.

VI. *L'aspect religieux des transformations du Judaïsme européen.*

Au point de vue religieux, quelles furent dans le Judaïsme européen les répercussions des bouleversements récents ? Une fois de plus, le fait capital dont nous devons tenir compte, c'est la disparition des communautés d'Europe orientale, organisées en vue de la conservation et de la pratique intégrales de l'orthodoxie talmudique. Nous n'avons qu'à rappeler ici les remarques que nous avons faites plus haut sur le rôle que l'apport venant de ces communautés a joué dans le maintien d'un certain niveau de pratique religieuse et de fidélité à la tradition au sein du Judaïsme occidental. On doit cependant constater, — sans porter par là aucun jugement de valeur, — qu'en dépit de cette action retardatrice, la déperdition des formes traditionnelles de vie religieuse, et avec elle souvent la déperdition de la foi et du sentiment religieux, s'accentuaient inexorablement au sein du Judaïsme assimilé et aussi parmi les immigrants déracinés sans être vraiment assimilés.

Les quelques années écoulées depuis la quasi-disparition du Judaïsme aschkenasi de l'Est n'ont pas encore fait apparaître au grand jour les conséquences de ce grand changement. On peut cependant prévoir, sans trop de risque d'erreur, les répercussions considérables qu'aura, à la longue, cette situation nouvelle sur le développement du Judaïsme religieux.

En attendant ces conséquences lointaines, peut-on enregistrer des modifications visibles dans la situation religieuse juive en Occident ? A vue de pays, nous devons constater que la persécution atroce qui a frappé le Judaïsme moderne n'a provoqué aucun réveil profond ou étendu du sentiment religieux juif. L'éveil de conscience juive qu'on

a pu observer partout ne se traduisait que chez un petit nombre dans une volonté de retour vers les sources religieuses du sentiment juif. Il s'agissait là surtout de jeunes, et beaucoup parmi eux ont dû apprendre, par une expérience émouvante, mais souvent amère dans son isolement, que la vie juive traditionnelle ne peut se retrouver et s'épanouir que dans une communauté.

Quelle est la situation de l'orthodoxie proprement dite ? Cette orthodoxie — qu'il serait beaucoup plus juste d'appeler *orthopraxie*, car elle est définie par la fidélité à un ensemble de lois, de pratiques et d'observances, et non pas par l'adhésion à un ensemble de vérités de foi — ne représente en Europe occidentale qu'une assez faible minorité et ne coïncide pas avec les élites sociales et intellectuelles juives. Elle se conserve davantage entre les immigrants non assimilés qu'entre les assimilés. Pour toutes ces raisons, son influence sur l'ensemble de la vie juive occidentale est loin d'être déterminante.

Ce qui lui redonne cependant un poids plus grand, c'est l'influence politique disproportionnée, — due à des raisons dont l'analyse n'entre pas dans le sujet de cet article, — dont elle dispose dans l'État d'Israël, ce nouveau centre juif au rayonnement grandissant.

A l'antipode de la stricte observance, quel est l'état actuel du *Judaïsme réformé*, qui ne veut pas se contenter d'un compromis dans le conflit entre les exigences de la religion traditionnelle et celles de la vie moderne, mais recherche la voie d'une véritable réforme, pour sauvegarder les valeurs religieuses essentielles du Judaïsme et les « incarner », suivant l'esprit mais non les cadres de la tradition, dans des institutions nouvelles et adaptées. En Europe, ce Judaïsme réformé n'est représenté que par des groupes restreints, composés surtout d'intellectuels (10). Leur influence, grâce à une activité assez intense, est supérieure à celle que ferait supposer leur exiguïté numérique, mais reste en-dessous de celle de l'orthodoxie. En tout cas, ni les tendances de cette catégorie du Judaïsme européen, ni la situation qu'elle occupe dans l'ensemble du Judaïsme n'ont été substantiellement modifiées par les événements des dix dernières années.

Entre ces deux groupes, la masse des Juifs reste attachée, à des degrés très variables, à la religion de ses pères et compose ce Judaïsme moyen que, d'après les différents pays et les différentes nuances, on appelle *conservateur, néologue* (en Europe centrale), voire *libéral*. Là, c'est toute la gamme des traditionalismes mitigés, des adaptations empiriques, des compromis pratiques entre la rigueur des observances et les impératifs de la vie. Dans ce vaste secteur, qui d'un côté confine à l'orthodoxie, d'un autre à la réforme et d'un troisième à l'indifférence pratique ou à l'areligion consciente, aucune évolution notable dans une direction bien définie ne peut être enregistrée.

(10) Pour celui de France, voir les quatre numéros parus de la *Revue de la Pensée Juive*, Paris, 1949, 1950.

Un phénomène qui mérite d'être signalé, c'est l'inquiétude croissante des élites religieuses devant ce manque de réaction et de renouveau, et devant la perspective, que nous avons déjà évoquée, d'une déperdition accélérée que pourraient entraîner les changements intervenus dans la structure et dans les ressources du Judaïsme. Cette inquiétude se traduit par des recherches et des efforts divers. Beaucoup de ces tentatives, cependant, prennent naissance en Amérique et en Israël. Ici, les uns songent à réunir un nouveau Sanhédrin, pour procéder à des adaptations authentiques qui donneraient au Judaïsme une nouvelle vitalité, d'autres rêvent de véritables missions pour convertir la masse des Juifs d'Israël... au judaïsme. Là, on s'apprête à fournir un immense effort pour mettre sur pied un vaste réseau d'institutions scolaires juives, destinées à remplacer les rabbins et les instituteurs qui arrivaient jadis de l'Est, formés aux disciplines traditionnelles, et à doter le Judaïsme américain d'élites religieuses capables d'assumer le rôle dirigeant auquel il se croit appelé.

En Europe des aspirations analogues se font jour, mais restent pour le moment à l'état de projet, ou ne reçoivent que des commencements très modestes de réalisation. Cela n'est pas étonnant et ne permet pas de faire des pronostics, car il est normal que jusqu'aujourd'hui le Judaïsme européen ait été surtout occupé à panser ses plaies, préoccupé de ses besoins matériels et sociaux, ceux des rescapés, des ruinés, des orphelins, des veuves, des malades, des vieillards... et aussi de sa sécurité, de sa condition future.

Pourtant, si la persécution n'a pas eu de répercussions religieuses bien caractérisées, il n'en est pas tout à fait de même du deuxième grand événement qui a marqué l'histoire juive ces dernières années, peut-être d'une manière encore plus profonde : la naissance de l'Etat d'Israël. Nous ne pensons pas ici à l'influence que pourront exercer sur la situation religieuse juive les évolutions imprévisibles qui auront pour cadre l'Etat d'Israël. C'est un effet actuel, plus certain mais plus diffus, que nous voudrions ici relever.

Pour comprendre cet effet, il faut se rappeler l'importance qui revient dans la religion juive à la destinée du peuple juif lui-même et aux manifestations de la prédilection divine envers ce peuple. La renaissance d'un Etat juif, après deux millénaires de dispersion complète, au sortir de la plus terrible épreuve, au milieu de conditions humainement très peu favorables, après une victoire remportée sur un adversaire, — théoriquement du moins, — trente fois plus nombreux, apparaît aux yeux de presque tous les Juifs, à quelque tendance qu'ils appartiennent, comme un événement miraculeux, du même ordre que ceux de l'Exode, de la conquête de Canaan ou de l'histoire des Macchabées, une signe évident de la fidélité et de l'amour de l'Eternel envers le peuple qu'il s'est choisi. Considération explicite chez maints Juifs croyants, impression plus vague ou à peine sentie chez d'autres,

cette sorte d'évidence historico-religieuse semble avoir pour effet de confirmer et de stimuler la foi d'Israël, sa foi en Dieu et en sa propre élection, — suivant les deux aspects de l'Alliance —, et de donner à la religion de beaucoup de Juifs, — sans entraîner aucun changement extérieur, — une consistance, une assurance, une confiance en soi qui, surtout en Occident, étaient devenues un phénomène rare avant ce grand événement.

Cette foi plus consistante sera-t-elle durable et produira-t-elle des fruits de véritable renouveau religieux dans le Judaïsme et notamment dans le Judaïsme européen ? Nous pensons qu'il s'agit là d'une réaction ou d'une impression qui risque d'être passagère, à moins qu'elle ne puisse amorcer, dans un très proche avenir, surtout en Israël même, un renouveau profond, par un retour aux sources bibliques et aux valeurs éternelles de la religion d'Israël.

VII. *L'antisémitisme en Europe.*

L'antisémitisme a existé, avant la guerre, dans tous les pays européens, mais son intensité et ses caractéristiques étaient extrêmement variables suivant les divers pays. En réservant pour le paragraphe suivant les aspects spécifiquement chrétiens de la question de l'antisémitisme, nous ne signalerons maintenant que les différents facteurs qui ont agi sur l'antisémitisme en Europe entre 1938 et 1950, soit pour l'affaiblir, soit pour le fortifier.

Pour l'affaiblir, il y eut d'abord la persécution elle-même, avec ses motifs détestables, ses méthodes cyniques et son paroxysme de cruauté, qui ne pouvaient qu'exciter dans tout cœur bien né la sympathie pour les victimes et dans tout esprit bien fait une réflexion compréhensive sur leur destin. Il y eut aussi, en même temps, un sentiment spontané de solidarité entre populations juives et non juives, subissant, même si ce fut à des degrés divers, la même oppression. Il faut enfin ajouter à cela, pour une partie de la population non-juive des pays tombés sous la domination *nazie,* le contact personnel, parfois plus intime, avec des Juifs, faisant tomber bien des préventions et des préjugés de part et d'autre.

En contre-partie, il y eut, pour alimenter les prédispositions antijuives, une propagande massive et inlassable, souvent efficace dans sa grossièreté même, bénéficiant, dans les pays occupés ou satellites, de la complicité de groupes plus ou moins importants d'autochtones. Hélas! il ne faut pas oublier non plus les avantages matériels que devaient trouver maints *aryens* à la disparition de leurs concurrents juifs ou dans l'accaparement de certains biens juifs, avec la déception causée par certains retours importuns... et les contestations qui s'ensuivaient; pas plus que les réactions provoquées par l'ardeur que mettaient naturellement beaucoup de Juifs survivants à reconquérir leurs positions perdues. Il faut aussi tenir compte du regain de faveur pour

les partis d'extrême-droite, et en même temps pour l'antisémitisme, que les inévitables déceptions de l'après-guerre n'ont pas manqué de provoquer dans plusieurs pays, et que la menace communiste tend encore à renforcer. Cette dernière remarque vaut particulièrement pour les pays d'Europe centrale et orientale, d'autant plus que rien n'y était plus facile — et plus habile — que de gagner à la cause du communisme une partie de la jeunesse juive désemparée et ruinée, pour utiliser le dynamisme de son désespoir et de sa haine du persécuteur et des régimes qui s'en étaient rendus complices. Ce qui, par contre-coup, sert de cause ou de prétexte à un antisémitisme qui attend son heure, qui semble être féroce et d'autant plus fort qu'il tend à se confondre avec toutes les forces hostiles au régime actuel de ces pays.

Il semble donc certain que les grands bouleversements dont l'Europe fut témoin ont plutôt renforcé l'antisémitisme dans les pays d'Europe centrale et orientale. Qu'en est-il en Occident ? Il est très difficile de porter un jugement d'ensemble. Les indices observés et les avis compétents sont très divergents. On est donc autorisé à conclure à un certain équilibre entre l'influence des facteurs favorisant et celle des facteurs combattant l'antisémitisme, et à penser qu'il n'y a pas de différence sensible entre l'intensité générale de l'antisémitisme d'avant-guerre et celui d'après-guerre en Europe occidentale. Les remous produits dans l'opinion à l'occasion du conflit palestinien ne semblent pas devoir influencer d'une manière durable l'état d'esprit des populations occidentales. Quant à l'incidence de la création de l'Etat d'Israël sur l'avenir de l'antisémitisme, elle est encore difficile à conjecturer. On peut espérer que son effet sera, à la longue, plutôt heureux, car elle clarifiera jusqu'à un certain point la situation des Juifs dans le monde et dissipera certains préjugés répandus.

Il reste que les Juifs et les non-Juifs qui, pendant les années de la domination hitlérienne, avaient espéré que la monstruosité même de cette persécution exorciserait une fois pour toutes ce spectacle toujours renaissant, en ont été pour leurs frais. L'extinction de la plus grande partie du Judaïsme européen n'a pas entraîné celle de l'antisémitisme européen (11).

VIII. *Les relations entre juifs et chrétiens dans l'Europe d'après-guerre.*

Nous n'avons pas l'intention d'évoquer ici l'histoire deux fois millénaire des relations entre juifs et chrétiens. Ce serait indispensable pour approfondir et résoudre les problèmes, plus que jamais actuels,

(11) Pour ce qui regarde, en particulier, l'antisémitisme en Allemagne, voir nos chroniques : *Les catholiques allemands s'interrogent*, dans *Cahiers Sioniens*, janvier 1949 : *Pour et contre l'antisémitisme en Allemagne*, *ib.*, juin, 1950, et, naturellement, les périodiques allemands, par exemple, *Allgemeine Wochen-*

que posent ces relations, car, de ce passé et de ses atavismes, il n'est point facile de nous affranchir, ni pour nous, ni pour les Juifs. Pour notre propos actuel, nous pourrons nous limiter aux aspects nouveaux de la question.

D'abord, du côté juif, peut-on observer des changements d'attitude significatifs à l'égard des chrétiens et de l'Eglise ? Sans doute, beaucoup de Juifs ont gardé un souvenir ému et reconnaissant du dévouement courageux et fraternel d'un certain nombre de chrétiens, témoins authentiques. D'autres ont profité des mille découvertes d'une vie clandestine intimement mêlée à la vie de vrais chrétiens, ou d'une commune vie de bagnard. Mais d'autres, souvent par leur situation même, ont été plus sensibles à l'indifférence de vastes populations chrétiennes, ou voyaient dans les nazis eux-mêmes des « chrétiens » (c'est-à-dire des non-Juifs), par une généralisation qui n'est pas sans analogie avec celles qui servent de justification à l'animosité contre « les Juifs »... D'autres encore se souvinrent de l'influence séculaire de traditions « chrétiennes » hostiles, qui a précédé, et jusqu'à un certain point préparé, l'ultime explosion de la haine antijuive. Qui s'étonnerait de l'aigreur de ces récriminations chez certains qui ont tant souffert ?

Elle fut cependant loin d'être générale. Si la prise de conscience juive qui a résulté de la catastrophe et qu'a encore renforcée la réussite sioniste a entraîné, chez quelques-uns, le besoin de « s'opposer pour se poser », chez d'autres ce même réveil, les débarrassant d'un sentiment d'infériorité encombrant, a eu pour conséquence une attitude plus ouverte envers les chrétiens. Dans l'ensemble, deux données capitales, déjà connues, s'imposent à notre attention. D'une part, le Judaïsme des ghettos de l'Est, plus isolé des chrétiens et entouré de chrétiens plus antisémites, imbu, par conséquent, de plus de méfiance et de ressentiment envers les chrétiens, est presque totalement disparu, tandis que le Judaïsme assimilé, vivant au contact des chrétiens et ayant, de ce fait, beaucoup moins de préventions à leur égard, a survécu dans une proportion beaucoup plus forte. D'autre part, correspondant à « l'antisémitisme des chrétiens », « l'antichristianisme des Juifs », lui aussi, tend plutôt, par suite des événements, à faiblir à l'Ouest et à s'exaspérer à l'Est. Bien entendu, il faut se garder soigneusement de toute application hâtive de ces constatations globales et approximatives.

Les réflexions que nous venons de faire restent confinées dans le domaine social : celui de l'attitude des Juifs envers les chrétiens. Le problème proprement religieux, celui de leur attitude envers le christianisme lui-même — avec celui des conversions — ne pourrait pas

---

zeitung der Juden in Deutschland, Düsseldorf, et *Rundbrief zur Förderung der Freundschaft zwischen dem Alten und dem Neuen Gottesvolk*, Fribourg-en-Brisgau.

entrer dans le cadre de cet article. D'autant plus que, sur ce plan, les faits qui devraient être relevés, bien que nombreux et significatifs, ne constituent pas un mouvement proprement dit. De plus, dans ce domaine, les bouleversements récents ne semblent avoir apporté aucune modification notable.

Du côté chrétien, y a-t-il du nouveau ? Il semble bien que les événements dont nous venons d'être témoins ont commencé à faire prendre conscience aux chrétiens, à un certain nombre de chrétiens, de la véritable nature de leurs relations avec Israël, de leurs responsabilités et de leurs devoirs relatifs à Israël, de la nécessité de repenser et d'approfondir leur vision chrétienne et catholique du peuple juif et des problèmes qui le concernent (12). Il ne s'agit pas là uniquement des efforts d'un petit groupe d'intellectuels ou de spécialistes. C'est en ce sens qu'allaient les réactions spontanées de nombreux chrétiens véritables face aux monstrueux événements et face à ces frères si éprouvés, que souvent ils n'avaient encore jamais essayé de connaître et de comprendre en chrétiens. Dès avant la guerre, surtout en Allemagne, il y eut des chrétiens pour entrevoir la signification providentielle du fait que le mythe et la tyrannie nationaux-socialistes s'attaquaient à la fois, pour les mêmes raisons sinon suivant le même rythme d'exécution, au judaïsme et au christianisme (13). Rien, en effet, ne pouvait être plus propre à faire prendre conscience de la solidarité surnaturelle qui lie le peuple de l'Ancienne et celui de la Nouvelle Alliance. Dès avant la guerre aussi, le Pape Pie XI — dont la mémoire reste en vénération auprès de tant de Juifs — a stigmatisé les doctrines antichrétiennes du nazisme dans l'Encyclique *Mit brennender Sorge,* s'est préoccupé de la réfutation du mythe raciste (14) et a prononcé la célèbre parole qui devait ensuite devenir comme une devise pour les efforts que nous rappelons ici : « L'antisémitisme est

(12) Il n'est pas possible de donner ici un aperçu des publications chrétiennes, catholiques et protestantes, qui manifestent cet effort et en propagent les résultats. D'autant plus qu'il ne s'agit pas uniquement d'études et d'ouvrages spécialement consacrés à ces questions, mais aussi de maints indices d'une évolution heureuse, épars dans des publications diverses. Parmi les périodiques qui renseignent régulièrement sur les parutions et les événements les plus importants, signalons, du côté catholique, les *Cahiers Sioniens* de Paris et le *Rundbrief* de Fribourg-en-Br., du côté protestant (pas exclusivement) *Judaica,* de Zurich, et les *Cahiers d'Etudes juives* de *Foi et Vie,* à Paris, enfin, parmi les organes interconfessionnels, le bulletin, malheureusement assez intermittent, *Amitié judéo-chrétienne,* de Paris.

(13) Il y eut, à cette époque, toute une littérature catholique — en partie clandestine — de polémique antiraciste, savante ou populaire. Signalons, notamment, le rôle du Card. Faulhaber.

(14) Lettre de la S. Congrégation des Séminaires et Universités, du 13 avril 1938. La *Nouvelle Revue Théologique* n'a pas tardé à consacrer un numéro spécial, celui de février 1939, aux propositions romaines. Les études contenues dans ce numéro ont paru ensuite en volume séparé, *Racisme et Catholicisme,* Paris-Tournai, 1939. Dans l'Avant-Propos de ce volume, on trouvera la mention des premiers échos de la hiérarchie. La première étude du volume étant du P. Pierre Charles, nous nous plaisons à rappeler dans ces pages le rôle de pionnier qui fut le sien dans les questions ici traitées.

inadmissible. Spirituellement nous sommes des sémites » (15).

Pendant l'occupation, au milieu d'une lutte quotidienne de « sauvetage », s'élaboraient déjà (16) les idées et les tendances qui devaient s'épanouir ensuite dans la liberté retrouvée. Aujourd'hui cet effort, encore limité, gagne du terrain; il porte à repenser, à la lumière de la foi, en esprit chrétien, suivant la véritable tradition de l'Eglise (17), nos attitudes envers les Juifs et le Judaïsme, à nous débarrasser des gauchissements routiniers d'un « antisémitisme chrétien » qui a pénétré, comme un parasite, dans nos idées, nos sentiments et notre langage (18). Son but n'est point quelque innovation, mais un *ressourcement*, c'est-à-dire un retour aux sources bibliques et vraiment traditionnelles de la pensée et du comportement chrétiens envers Israël. *Une purification.* Cet effort s'étend ou devrait s'étendre du domaine de la théologie jusqu'à celui du catéchisme (19), et de celui de la contemplation des desseins de Dieu jusqu'à celui de l'action et des contacts personnels les plus humbles.

Son objet n'est pas et ne saurait être purement négatif, — « combattre l'antisémitisme des chrétiens » —; il est avant tout positif : travailler à une meilleure connaissance, à une meilleure compréhension réciproques et à un rapprochement spirituel réel entre juifs et chrétiens, entre Israël et l'Eglise. Ces efforts, on le comprendra aisément, bénéficient largement des progrès du travail pour le retour des

---

(15) Paroles prononcées le 6 septembre 1938 devant un groupe de pèlerins belges (*Doc. Cath.*, 1938, c. 1460).

(16) A côté des études recueillies dans *Israël et la foi chrétienne*, rappelons surtout les écrits courageux du regretté P. de Montcheuil sous l'occupation et l'action du P. Chaillet, en même temps que les différents articles publiés en Suisse par M. Journet et en Amérique par M. Maritain.

(17) Sans parler de saint Paul, ni des derniers papes, rappelons, par exemple, le ton significatif du commentaire du Quatrième article du Symbole dans le *Catéchisme du Concile de Trente*, que l'on vient de mettre en parallèle, dans le N° 3-4 de l'*Amitié judéo-chrétienne*, avec les résolutions de la Conférence de Seelisberg, dont il sera question ci-dessous.

(18) Voir les résolutions de la Conférence internationale extraordinaire contre l'antisémitisme, tenue à Seelisberg, en Suisse, en 1947, dans *Cahiers Sioniens*, janvier 1948, complétées par le travail du Congrès de l'Association Internationale de Chrétiens et Juifs, tenu à Fribourg, en Suisse, en 1948, dont nous avons rendu compte ib. en janvier 1949. Cfr Jules Isaac, *Jésus et Israël*, Paris, 1948, et toutes les discussions qui s'en sont suivies, notamment notre étude : *Aux sources chrétiennes de l'antisémitisme*, dans *Cahiers Sioniens*, janvier 1949. Cfr aussi *Les Juifs sont-ils maudits ?*, *ib.*, juillet 1948.

(19) Nous avons spécialement étudié ce dernier point dans *Les Juifs dans l'enseignement chrétien*, dans *Lumen Vitae*, janvier 1949 (aussi dans *Documentation Catholique*, du 17 juillet 1949). Nous comptons y revenir tout prochainement dans la *Revue diocésaine de Tournai*. Une nouvelle version des « thèses » de Seelisberg, destinée à tous ceux qui s'occupent d'enseignement religieux en Allemagne, vient d'être élaborée à Schwalbach par un groupe de théologiens catholiques et protestants, et publiée dans le *Rundbrief*, août 1950. Du côté protestant, M. Lovsky a commenté les points de Seelisberg dans *Comment parler des Juifs à nos enfants ?*, paru d'abord dans *Journal des Ecoles du dimanche*, juin 1948.

chrétiens séparés (20) et de ceux de la missiologie (21), comme aussi du renouveau biblique actuel. Ces préoccupations semblent rencontrer actuellement, malgré d'inévitables difficultés et de très compréhensibles méfiances, une conjoncture favorable, par exemple en France, en Allemagne, en Belgique, en Hollande et en Suisse (22). Elles répondent à une nécessité impérieuse, humaine et chrétienne, et elles sont lourdes de promesse.

La situation du Judaïsme européen — et du Judaïsme en général — continue à poser des problèmes dans lesquels il ne sera jamais possible de séparer le temporel du spirituel. S'il appartient au chrétien de se préoccuper du sort de tous ses frères et notamment, même à un titre spécial, du problème de ses relations avec ses frères juifs, pour en rechercher la solution dans un esprit de respect, de loyauté, de désintéressement et d'humilité, il n'en reste pas moins que ce sera, en même temps, qu'on le veuille ou non, travailler à démolir le « mur de séparation » des méfiances et des préjugés. Ce sera donc faire œuvre de libération spirituelle envers ces frères à la fois si proches et si « séparés », si aimés et si éprouvés, et leur donner le témoignage qu'au fond ils attendent du chrétien, celui de sa foi, de l'efficacité de sa foi ; le témoignage de Celui qui est venu pour réunir les *deux peuples*, — les Juifs et les Nations, — en *un seul* (23), ce qui est proprement la mission de l'Église envers les uns et les autres.

Paris, Louvain.

Paul DÉMANN,
prêtre de N.D. de Sion.

---

(20) Dans le dernier message de Noël du Souverain Pontife, lors de l'ouverture de l'année sainte, à la fin d'un pressant appel à l'*unité*, adressé aux *chrétiens séparés*, on a fort remarqué ce passage important : « Pour tous les adorateurs du Christ, sans exclure ceux qui, dans une sincère mais vaine attente, l'adorent comme promis dans les prédications des Prophètes et non encore venu, Nous ouvrons la Porte Sainte, et, devenu Père de tous par un inscrutable dessein de Jésus Rédempteur, Nous ouvrons aussi à tous Nos bras et Notre cœur. »

(21) Cfr P. Charles, *Dossiers de l'Action missionnaire*, Louvain-Bruxelles, 1938.

(22) Les mouvements, les publications, les congrès mentionnés dans les notes 12 et 18, et d'autres semblables en témoignent. Pour l'*Amitié judéo-chrétienne* française, voir notre note dans *Documentation Catholique*, 17 juillet 1949, cc. 938-940.

(23) Cfr *Ephésiens*, II, 11-18.